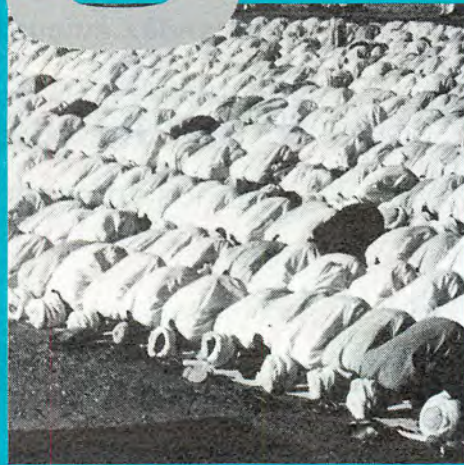
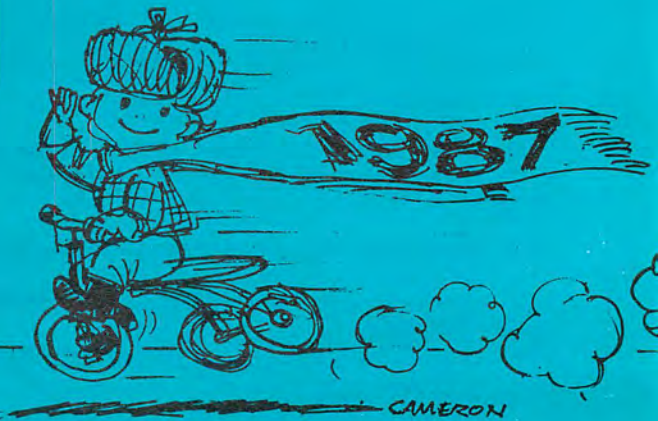


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



**D'UNE ANNEE A L'AUTRE
DES FAITS, DES TENDANCES
QUI MARQUERONT**



Pour retrouver des articles qui vous ont intéressé...

Pour rafraîchir votre mémoire sur certains faits...

Pour garder l'ensemble des numéros de l'année
en un seul document solide et pratique

Commandez aujourd'hui

la COLLECTION RELIÉE des N° de CHANGER 1986

à nos adresses

FF 100

Fr.s. 28. -

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie
Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel
Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films
de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou
Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;
Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Ge-
nève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, ave-
nue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P.
000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention
« abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de
« Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte
Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque
bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement
avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à
« Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer
en définitive que par la transformation des
hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Telle est la pratique.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir
un dialogue fécond là où règne l'antagonisme,
de guérir les hommes de leurs préjugés et
de leurs haines jusque dans l'arène sociale
et politique ou dans les relations interna-
tionales. Telle se présente l'action sur le
terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes ani-
mées par l'Idéal chrétien, le Réarmement
moral se veut ouvert à des hommes de
toutes croyances dans un respect mutuel et
en vue d'un combat commun pour un avenir
meilleur.*

1986

COURANTS ET CONTRE-COURANTS

D'un millésime à l'autre. Au moment du changement d'année, la plupart de vos journaux auront passé en revue les événements de 1986 : les rencontres au sommet, les révolutions politiques, les joutes sportives, les catastrophes, les grandes personnalités disparues, les films, livres, auteurs ou savants honorés par tel Nobel ou tel Goncourt...

L'équipe de rédaction de *Changer* s'est livrée à un exercice légèrement différent. De ces événements, de certains faits de civilisation qui ont émergé durant l'année écoulée, quelle leçon les hommes peuvent-ils tenter de tirer ? Sans vouloir tout couvrir ni juger de

tout, nous avons essayé de voir ce que pourrait signifier pour notre humanité à la fois si sûre d'elle-même et si désarmée les faits et tendances qui ont rempli les journaux, crevé les écrans de nos téléviseurs et frappé nos imaginations.

D'où ce kaléidoscope de réflexions émanant de l'un ou l'autre d'entre nous — deux Suisses, deux Français, un Britannique — qui, nous l'espérons, aideront nos lecteurs à se situer, voire à s'interroger, alors que nous franchissons un pas de plus vers la date tout aussi fascinante qu'artificielle de l'an 2000.

LA SOCIÉTÉ DUALE

Beaucoup de pays industrialisés, dont la France, subissent une profonde transformation sociale : Une *société duale* est en train de s'y instaurer insidieusement, contre la volonté de ses gouvernants et de ses décideurs : d'une part des sec-

teurs performants et générateurs de richesse (technologies de pointe, communication, certains services entre autres), d'autre part un secteur non-productif où se retrouvent pêle-mêle, et à des degrés divers de pauvreté, les chô-

meurs, les retraités, les assistés, beaucoup de jeunes, ainsi que les quelques centaines de milliers de personnes constituant le « quart-monde ».

Une partie de la richesse générée par le secteur performant transite par les canaux publics ou privés (qui vont de la Sécurité sociale à l'Armée du Salut) pour aider à la survie du secteur des laissés-pour-compte. Tout ceci s'accompagnant de formidables risques de déséquilibre, voire de ruptures, au sein de chacune de ces fractions de la société, l'une n'étant plus capable de jouir des biens qu'elle a générés ni de disposer de valeurs culturelles morales et spirituelles constructives, l'autre souffrant le

A TRAVERS CHAMPS

DES ABEILLES

Deux graves maladies des abeilles menacent actuellement les ruchers et pourraient stériliser nos vergers puisque ce sont les abeilles qui fécondent les fleurs de pommiers, de poiriers ou de cerisiers en transportant du pollen des étamines d'une fleur au pistil d'autres fleurs.

Nos brillantes techniques modernes qui mettent en jeu un matériel mécanique et des produits chimiques sophistiqués pour lutter contre les diverses maladies des arbres restent tout à fait incapables de se substituer à cette merveilleuse entraide naturelle entre l'abeille et l'arbre dont nous récoltons les fruits.

De la même façon, aucune technique, aucun traitement chimique ne peut féconder le cœur de l'homme pour pro-

duire à volonté des fruits de bonheur et de paix. Aucune persécution policière ne peut venir à bout de la Foi.

Originale de l'Ukraine, la jeune soviétique Sofya Belyak a été condamnée en octobre 1983 à cinq ans de prison suivis de cinq ans « d'exil intérieur » pour avoir tenté de convertir à sa foi catholique des enfants membres de l'organisation de la jeunesse communiste, le Komsomol.

Mais là, ce n'est pas l'abeille qui est malade, ce sont les propriétaires d'un rucher entêtés dans leur routine et qui ont besoin d'apprendre que leur pays et la dictature qui le mène n'ont pas trouvé le secret de la vie et qu'ils ont besoin de changer.

PHILIPPE SCHWEISGUTH

**Si vous tenez
à
CHANGER
voir en page 16**

PHOTOS : Archives : p. 10 ; Monopole Pathé Films : pp. 1 et 5 ; OIT/J. Maillard : pp. 1 et 4 ; OIT/F. Dupuis : p. 1 ; OMS/Ministère chinois de la santé publique : p. 7 ; OMS/E. Schwab : p. 1 et 6 ; Spreng : p. 13.

plus souvent d'être totalement privée de ces valeurs.

Un nouveau clivage remplacera sans doute peu à peu celui, traditionnel depuis la révolution industrielle, de la lutte des classes. Phénomène à causes multiples, la révolte étudiante de décembre 1986 en France plonge certaines de ses racines dans cette division : les jeunes ne veulent pas être repoussés dans le secteur des assistés. Leur mouvement s'est fixé sur un projet de loi précis, mais il a été porté par l'angoisse diffuse autant que réelle que ressent la jeune génération.

Le défi que cela pose à la nation dans son ensemble est énorme. Cela va du système d'enseignement – et, en particulier, de l'absence, en France, contrairement à la Suisse, d'un système d'apprentissage intégré et accepté par toutes les couches de la société – aux questions plus fondamentales du sens à la vie, en passant par la capacité de communiquer des gouvernants avec la jeune génération, des nantis avec les assistés. A ces dizaines de milliers de chômeurs et de jeunes menacés de ne jamais avoir d'emploi, quelles raisons de vivre peut-on proposer ? Quelles solutions sont envisageables du côté des

« petits boulots », d'une légalisation d'une certaine forme de travail au noir ? Comment peut-on les aider à trouver une vie spirituelle et relationnelle satisfaisante ?

Le retour au spirituel dont il est question par ailleurs dans ces colonnes peut-il jouer un rôle pour éviter des fractures catastrophiques entre ces deux parties

de la société ? Oui, s'il conduit à des changements profonds de motivation de part et d'autre.

D'autant plus que cet état de fait n'est rien d'autre, au seul niveau d'une nation, que la réplique de ce qui est en train de se passer entre le « nord » et le « sud ».

PHILIPPE LASSERRE

VALEURS : RETOUR DE FLAMME ?

Notre société occidentale est-elle en pleine décadence ou voit-on le balancier repartir dans l'autre direction ? Sans doute les deux à la fois : deux pendules décalés d'un demi-mouvement ! Certains signes ne trompent pas.

Dans les années trente, les débatteurs de la célèbre *Oxford Union* – assemblée des étudiants d'Oxford – avaient fait scandale en refusant, dans un vote majoritaire qui n'engageait certes personne, de servir le roi et la patrie (*King and country*). Cela n'avait cependant

pas empêché les Britanniques de se rallier comme un seul homme derrière le drapeau en 1939.

En 1986, Mary Whitehouse, championne fort contestée et même villipendée, ces dernières années, de la campagne contre la pornographie, l'emporte triomphalement contre la permissivité dans un vote analogue de la *Cambridge Union*. Par 333 voix contre 151, les étudiants ont enregistré devant l'histoire leur avis que, « face à la pornographie, la censure n'est qu'un moindre mal ».

A 76 ans, Mary Whitehouse, figure légendaire, touche les cœurs de ceux qui, ne serait-ce que par bravade, se veulent parmi les plus émancipés. Elle voit se ranger derrière elle les féministes des universités. Ce n'est pas un de ses thuriféraires qui l'affirme, mais bien Mary Kenny, la billettiste du *Sunday Telegraph*, qui avait précisément débattu contre elle à la *Cambridge Union*. « C'était une véritable expérience, écrit-elle, de voir tous ces jeunes à ses pieds. »

Mise en scène ? Certainement non. On n'aurait pas vu cela il y a cinq ans.

Autre signe des temps : le sujet de quelques uns des succès actuels du cinéma. Le martyr d'un peuple récemment converti – nous sommes au XVIII^e siècle – devant l'hypocrisie d'un légat défendant les intérêts particuliers de la papauté d'alors (*Mission*). La joie de vivre inextinguible d'une carmélite franchissant les limites de la souffrance et de la passion (*Thérèse*). La transfiguration progressive de joyeux drilles, lorsque l'enfant paraît, en pères attentionnés (*Trois hommes et un couffin*). Télérama notait d'ailleurs que sept films récents remettaient à l'honneur la paternité. Dans une maison des jeunes et de la culture d'une commune commu-



La société duale : les assistés vont-ils un jour se révolter ?

niste de la banlieue parisienne, le film *Thérèse* est présenté deux fois. Des jeunes Maghrébins s'y pressent et la dernière image, contrairement à l'habitude, laisse l'auditoire dans un profond et long silence. Un Maghrébin dit : « Je l'ai vu déjà quatre fois. » Un autre : « Nous aimons ce film, car il s'adresse à notre sensibilité, non à notre intellect. »

Un Congrès international de la Famille, organisé par une association créée pour l'occasion, sans aucun fonds de départ ni appui consistant, rassemble 5 000 personnes, dont un grand nombre de jeunes. Disons-nous encore, après cela et tant d'autres signes, que la famille n'est pas un thème porteur ? Une collègienne de 15 ans, pas particulièrement assidue aux offices, rentre du stade de Gerland, à Lyon, après avoir entendu le pape avec 40 000 autres jeunes : « C'est le plus beau jour de ma vie. » Faits isolés ?

Un Français qui avait parcouru, peu après le sinistre, les sentiers d'une forêt

Une scène du film *Mission*



incendiée au Canada, avait été frappé par le nombre de jeunes pousses vertes qu'il avait aperçues dans la cendre tout au long de sa promenade. Savons-nous les voir dans l'ouragan qui balaie notre société ?

JEAN-JACQUES ODIER

TCHERNOBÂLE : TOUS EXPOSES, TOUS RESPONSABLES

L'année 1986 aura été marquée par deux accidents industriels graves. Celui de Tchernobyl en URSS, celui de la chimie bâloise en Suisse. Quand s'est produit le premier, beaucoup de Suisses se sont dit en leur for intérieur : « Voilà qui est bien typique de ce qui se passe dans les régimes autoritaires. Il secrètent l'incompétence, l'irresponsabilité, le manque total d'égards vis-à-vis des populations. » Toutes choses vraies, hélas. Mais ces mêmes Suisses ont pensé aussi : « Cela ne pourrait jamais se passer chez nous. »

L'affaire de Schweizerhalle, dont les conséquences sur le plan humain sont heureusement sans comparaison avec celle de Tchernobyl, n'en a pas moins porté un coup sérieux à la fierté des Suisses et à leur sens du travail bien fait, vraisemblablement pris en défaut. (Nous disons « vraisemblablement » dans l'attente des résultats de l'enquête policière, qui pourrait réserver des surprises).

N'empêche : rien ne sera comme avant dans la chimie bâloise. Tel est le sentiment prévalent en Suisse.

Par-delà les répercussions de ces accidents sur l'industrie chimique en gé-

néral, ou sur la manière de faire des Suisses – ou des Russes – des questions plus profondes se posent. Les réactions épidermiques de l'opinion publique vont-elles contribuer à y répondre, ou à les occulter ?

Ainsi, le Président de Sandoz, après avoir rappelé que les produits qui avaient le plus contribué à polluer le Rhin étaient des « substances actives » entrant dans la formation de certains insecticides, déclare que son entreprise ne produira plus ces articles elle-même et les achètera à ses concurrents. De même

pour la fabrication de produits agrochimiques contenant du mercure. Bien. Ils seront donc produits ailleurs. On ne fait finalement que déplacer le problème. De même pour le nucléaire. On sait qu'en leur majorité, Bâlois et Genevois ne veulent pas entendre parler d'électricité produite de cette manière. Mais ils ne risquent rien : EDF sera enchantée de vendre aux Suisses l'excédent de sa production, nucléaire bien entendu.

Ces incidents viennent nous rappeler que toute stratégie industrielle n'est ni innocente, ni limitée dans ses effets à ceux qui en dépendent pour leur gain-pain. Sens de responsabilité : tel est le défi auquel font face tant les dirigeants industriels que ceux qui prennent pour acquis de bénéficier du mode de vie qui est le nôtre. Dans cette perspective, le cardinal Koenig avait raison de rappeler cet été à Caux l'absolue nécessité de « protéger la création de Dieu par amour pour les prochaines générations ».

DANIEL MOTTU

SIDA : LA GRANDE PEUR

Les derniers mois de l'année ont aussi confirmé une crainte diffuse qui pesait sur le monde : le virus du SIDA, maladie encore inclassable venue d'où on ne sait où, plus ou moins confinée jusqu'ici dans les limites d'une section quelque peu marginale de la société – drogués et homosexuels – se transmet aussi dans les rapports hétérosexuels et

peut même contaminer des enfants dès leur naissance.

On évoque, parmi les commentateurs les plus angoissés, un mot jusqu'ici peu utilisé : pandémie, décrivant un mal se répandant tous azimuts.

Or qu'est-ce qui caractérise le SIDA ? C'est la première maladie virale mor-

telle dont la transmission dépende de façon quasi directe de notre comportement individuel et des choix de notre style de vie.

Jusqu'à maintenant nous avons pu penser – en simplifiant bien sûr – que la science et la médecine pouvaient nous permettre de pallier les conséquences de nos écarts de conduite. En ce qui concerne le SIDA, nous pouvons espérer au mieux, dans un avenir plus ou moins proche, la confirmation des tests d'un vaccin mais non, dans l'état actuel de la recherche médicale, de conjurer la maladie. Nous sommes au pied du mur.

Or que se passe-t-il ? On multiplie par deux, par cinq, par dix les budgets affectés à la lutte contre le SIDA, sans être sûrs pour autant qu'ils pourront apporter une aide efficace ni même être dépensés. Mais en ce qui concerne l'opinion publique, parmi les colonnes de journaux et les heures d'émission consacrées à l'avance de ce mal, le frein – sinon le remède – le plus sûr est à peine mentionné. Serait-ce si honteux de parler simplement de maîtrise de soi ?

Sommes-nous devenus si pessimistes sur notre capacité de sursaut à cet égard ?

Dans le débat qui a eu lieu le 3 décembre au parlement suisse, certains députés ont eu la simplicité de réagir devant ce cynisme. A un député qui affirmait que le fléau concernait l'ensemble de la population, « à moins de vivre dans un couvent », un démocrate chrétien a fait remarquer que ce n'était pas le comportement normal d'une population normale qui conduisait au SIDA.

Dans un opuscule publié il y a quelques années par le Réarmement moral, *Le Livre noir et blanc*, les auteurs écrivaient : « Le meilleur contraceptif tient dans le mot : non. Il est absolument sûr et ne comporte aucun effet

secondaire, si ce n'est de rendre plus aisé encore, la prochaine fois, de dire à nouveau : non. » Nous pourrions ajouter qu'il n'est pas remboursé par la sécurité sociale mais qu'il n'en coûte qu'à notre orgueil.

Ainsi les fléaux de la société moderne finiront peut-être par nous conduire sur les mêmes chemins que nous recommandent les enseignements de la morale et des religions.

Cela dit, il restera toujours, dans ce vaste domaine de la sexualité, des cas particuliers qui ne se résoudreont pas à coups de grands principes. En tout état de cause, nous ne nous permettrons de juger personne ; nous sommes tous concernés.

JEAN-JACQUES ODIER

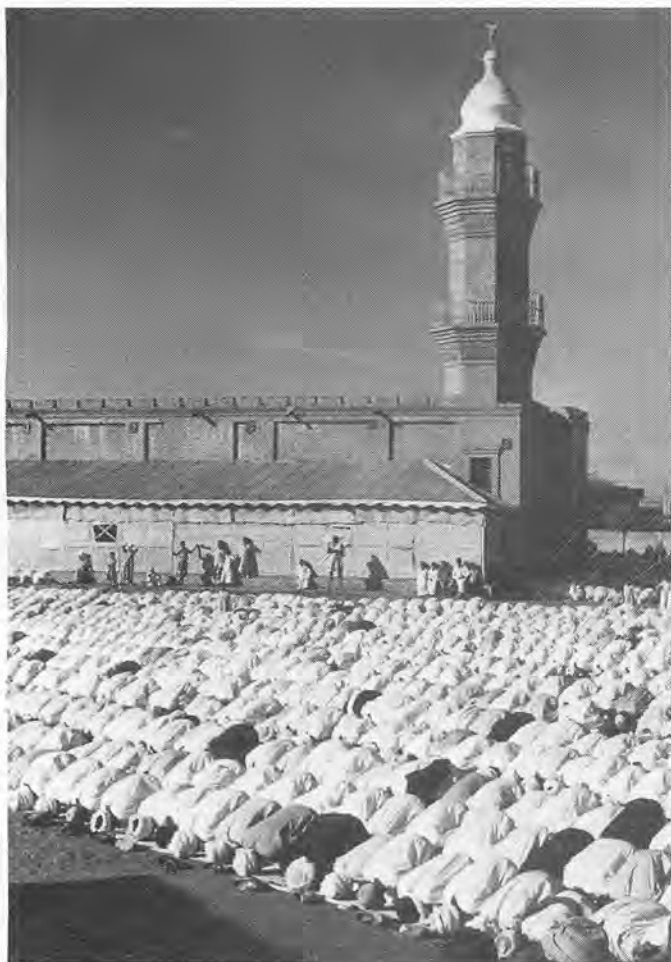
ISLAM : DANS LA PEAU DE L'AUTRE

L'interminable affaire des otages pèse sur l'Occident. Elle nous interpelle sur la nature des rapports que nous avons

engagés avec le monde musulman, car notre histoire commune est trop entremêlée pour que nous puissions nous considérer simplement comme victimes.

Même si les preneurs d'otages n'appartiennent qu'à des groupuscules soutenus ou manipulés par quelque Etat, il faut savoir que, du bassin de l'Euphrate aux rives occidentales de l'Afrique, il y a, au sein de la jeunesse islamique, l'espoir, empreint d'amertume, que l'affaire des otages amènera enfin les Occidentaux à se soucier de ce que ressentent les peuples musulmans. Nous ne mesurons pas à quel point notre pensée reste imbue de la suprématie qui est – encore – la nôtre dans le monde. Nous devons essayer d'imaginer comment l'homme du sud perçoit notre façon de mener notre politique.

Le renvoi de France de cent un Maliens quelques jours seulement avant le sommet des chefs d'Etat africains et français à Lomé est ressenti par certains jeunes Africains comme une fantastique désinvolture des responsables français à l'égard des populations d'Afrique et de leurs dirigeants. N'est-ce pas une règle élémentaire de la diplomatie que d'éviter de choquer l'opinion avant une rencontre au sommet ? La remarque de l'un des Maliens rapatriés interviewé par la télévision française souligne ce besoin de voir sa dignité respectée. Il reconnaissait l'irrégularité de sa situation en France mais aurait souhaité être conduit à l'avion par des



Prière de Ramadan à la mosquée de Sennar (Soudan).

hommes en civil et non par des hommes en uniforme, comme un voleur.

C'est en chacun de nous que doit être éveillé un profond respect de la dignité de l'autre. Notre position de dominant exige de nous un redoublement d'effort. Nous avons du mal à imaginer ce qui habite par exemple le jeune Tunisien qui a le sentiment que le successeur de Bourguiba sera désigné selon que l'influence des Etats-Unis dominera ou celle de la France.

Enfin, il nous faut comprendre que derrière cette revendication à la dignité se profile le besoin d'affirmer un système de valeurs porté par le puissant ferment de l'Islam, qui vaut aux yeux des Musulmans plus que notre système de valeurs judéo-chrétiennes.

Si nous trouvons ce respect profond les uns pour les autres, nous serons peut-

En Chine, mobilisation de la collectivité pour une campagne d'hygiène publique.



être à même d'assurer au bassin méditerranéen la pérennité de sa vocation première, être un creuset de civilisations.

FREDERIC CHAVANNE

ETATS : MENSONGES ET TRANSPARENCE

Au cours des cinq dernières années, la démocratie a incontestablement gagné du terrain, non seulement en Europe (la Grèce, l'Espagne et le Portugal ont pu ainsi entrer dans la Communauté européenne), mais surtout en Amérique latine.

Il n'en reste pas moins que deux menaces principales continuent de peser sur la démocratie : des minorités militantes et parfois armées d'une part ; d'autre part le cynisme grandissant de millions de citoyens ordinaires à l'encontre de leurs dirigeants et de leurs prises de position. Cynisme abondamment nourri par la capacité qu'ont aujourd'hui les médias de nous prouver que nos dirigeants nous mentent.

Les démentis apportés à des accusations parfois cruelles ne convainquent plus. S'ils ne négocient pas avec les terroristes, ILS doivent certainement le faire avec les amis de ces mêmes terroristes. S'ILS ne vendent pas des armes directement, peut-être les donnent-ILS ou vendent-ILS des pièces détachées. Mais combien de pièces détachées faut-il pour faire une arme ?

La *transparence* pourrait-elle devenir le nouveau *trend* en politique ? Certes, l'art politique comporte déjà de multiples techniques : manipulation, désinformation, « vente » d'un message, d'une

personnalité ou d'un programme. N'oublions pas que le fondement de la démocratie, c'est la confiance entre les dirigeants et le peuple. Si, pour créer la confiance, le produit compte beaucoup, les qualités humaines du dirigeant, elles, jouent un rôle décisif. Or il est indéniable que les citoyens tiennent avant

tout à avoir des dirigeants à qui ils peuvent faire confiance.

Les problèmes du président autrichien découlent en partie du goût sanguinaire de quelques requins du monde des médias, mais aussi d'un manque de transparence : d'où une certaine odeur qui a attiré ces requins.

Par contre, le président de la Confédération suisse pour l'année 1986, Alphons Egli, s'est senti par deux fois poussé à présenter des excuses : une fois à propos du traitement infligé aux tsi-ganes au cours des décennies écoulées et une autre fois au moment de la catastrophe écologique de Schweizerhalle à Bâle. Son crédit a augmenté d'autant.

ANDREW STALLYBRASS

CHINE : AU PIED DU MUR

Nous avons évoqué dans nos colonnes, lors d'un entretien avec un ami anglais de retour d'un voyage en Chine (N° de juillet 1986), l'apparition dans le langage officiel des communistes chinois des mots « civilisation spirituelle. » Que recouvre exactement cette expression, surtout traduite d'une langue dont les images n'entrent pas facilement dans les schémas de notre vocabulaire abstrait ?

Maintenant nous en savons plus, grâce à la « résolution relative aux principes directeurs régissant l'édification de la civilisation spirituelle socialiste » adoptée le 28 septembre 1986 lors de la sixième session du Comité central issu du XII^e Congrès du parti communiste chinois (Beijing Information, N° 40 du 6 octobre 1986, version en langue française, publiée à Beijing).

Ce texte de dix pages, amphigouri plutôt rébarbatif, commente et précise les « décisions d'importance stratégique » prises par le dernier Congrès mettant en parallèle civilisation matérielle et civilisation spirituelle. La première doit « permettre les expériences concrètes nécessaires » au développement de la seconde. Cette dernière assure à la première une *motivation*, un soutien intellectuel et un garant idéologique.

S'agit-il là d'une rupture dans l'évolution du communisme chinois ? Non si l'on en croit les auteurs de la résolution, qui estiment essentiel de conserver le marxisme, le léninisme et la pensée de Mao Zedong comme système idéologique pour l'édification des deux civilisations. Mais à leurs yeux le marxisme n'a nullement épuisé la vérité et doit

assimiler dans un esprit critique les acquis de l'humanité en s'ouvrant sur le monde. Il n'est pas question d'adopter des philosophies issues du capitalisme bourgeois, mais d'intégrer à la recherche marxiste de nouvelles exigences : recherche de la vérité, respect du savoir et des compétences, sens des valeurs, idéal moral comportant civilité, courtoisie, sens civique socialiste, éthique professionnelle, élévation de la culture générale. A ce titre il faut combattre les fléaux de la prostitution, de la drogue, des jeux d'argent, de la pornographie.

Un appel pressant est adressé aux cadres du parti pour qu'ils « mettent

toujours en pratique ce qu'ils recommandent » et qu'ils fassent preuve d'un comportement exemplaire.

Quelle est la portée de ce regain de faveur des valeurs morales dans la Chine officielle ? Ne sourions pas lorsque des gouvernements affichent de telles préoccupations. Il devient de plus en plus difficile de gérer une nation sans un minimum de civisme. Mais il reste ensuite à le vivre. Et il faut beaucoup de confiance pour imaginer qu'un appel à la vertu émanant du sommet puisse se transmettre par décret à un peuple d'un milliard d'hommes. Mais peut-être par l'exemple.

JEAN-JACQUES ODIER

LES EURO-BOFS

Qu'est-ce qu'un Européen ? En tout cas plus, à l'heure d'aujourd'hui, le « chrétien au visage pâle » de naguère, pas uniquement à cause du recul de la foi. Car nos caisses de retraite et de sécurité sociale sont alimentées en partie par des « nouveaux Européens »... qui sont parfois bruns ou noirs. Bientôt des mosquées de chez nous attireront plus de fidèles le vendredi que nos églises le dimanche, sans parler des pagodes ou des temples hindous.

Etant trop égoïstes pour faire et élever des enfants, nous voyons notre activité économique dépendre de plus en plus des « non-blancs », pour reprendre l'euphémisme en cours en Afrique du sud. Malgré nos taux de chômage apparemment irréductibles, il reste toujours les « sales boulots » que nous sommes trop heureux de laisser à d'autres. « Aucun enfant qui ne soit voulu. » Cette formule sous-entend : « surtout pas d'enfant qui se mette en travers de mes plaisirs et loisirs. » A quoi s'ajoute la mentalité *Euro-bof* : Nous ne croyons plus guère ni en nous-mêmes, ni en notre civilisation, ni en notre avenir. Or l'avenir appartient à ceux qui y croient. Nous ne nous apercevons même pas que les changements que nous exigeons hypocritement des Sud-Africains – l'abandon de leur monopole, de leur pouvoir, de leur richesse – sont précisément les changements que nos voisins planétaires les plus démunis exigent de nous.

Nos orgueils nationaux se flattent sans pudeur des performances de nos héros basanés, Noah ou Tigana en

France ; Jaley Thomson ou Fatima Whitbread en Angleterre ⁽¹⁾. Où en serions-nous sans eux ? Où allons-nous avec eux ? Dans la plupart de nos pays se répand la grogne contre l'invasion étrangère ou immigrée et la peur du racisme. Les gouvernements essaient de remonter le pont-levis, de faire tarir le flot des arrivants.

Ahmed ou Suresh exhibent aujourd'hui un passeport français ou britannique et ont droit au sourire lorsqu'ils franchissent une de nos frontières européennes. Ils sont ici chez eux. Au même moment leurs cousins du Ma-

ghreb ou du Bangla-Desh seront retenus pendant des heures, dûment interrogés, souvent insultés. Viennent-ils vraiment voir leur famille ? Ont-ils un billet de retour ? Comment savoir s'ils ne vont pas disparaître dans la clandestinité et rejoindre quelque bande ou travailler au noir ? Nos cousins blancs de l'étranger vont bientôt être traités chez nous de la même façon par des policiers de couleur !

La paix et le développement futur de nos sociétés dépendent en partie du soin et de la conviction que nous mettons à faire régner plus de justice précisément dans les sociétés qui nous envoient souvent leurs représentants les plus courageux et les plus entreprenants pour y faire fortune. Il faudrait que nous nous mettions tous à susciter dans ces sociétés un développement tel que quelques uns de nos « nouveaux Européens » aient envie d'y retourner et d'y investir tout leur savoir-faire.

Quant à ceux qui ont choisi de faire de l'Europe leur chez-eux, s'agit-il vraiment pour eux d'intégration ou d'assimilation, ou plutôt de forger une nouvelle identité européenne, où se retrouveraient mêlée la chaîne de notre passé blanc et chrétien à quelques trames plus exotiques ?

ANDREW STALLYBRASS

(1) Respectivement champion de tennis, joueur de foot-ball, coureur de pentathlon et lanceuse de javelot, tous d'origine africaine ou antillaise.

DENONCER, ET APRES ?

Huit ou douze mois après les renversements de Duvalier à Haïti et de Marcos aux Philippines, force est de constater qu'après avoir dénoncé avec ardeur le tyran que l'on veut chasser, il est bien malaisé de bâtir un avenir meilleur.

On est bien obligé de voir les limites de cette méthode du doigt pointé vers l'autre, aujourd'hui universellement acceptée et pratiquée, qui permet à peu de frais de se ranger du côté des bons.

Dénoncer le coupable – ou lui imposer des sanctions – est devenu notre alibi, sans doute faute de croire qu'une attitude plus constructive est possible. Or il y a plus exigeant et plus fécond. La question révolutionnaire qui nous a été posée il y a près de deux mille ans : « Que faites-vous d'extraordinaire si vous n'aimez que ceux qui vous font du

bien ? » porte l'espérance qu'un individu peut changer d'attitude, se métamorphoser, se convertir. Frank Buchman, créateur du Réarmement moral, dont l'impact sur la vie des nations n'a pas été négligeable, s'était fixé pour règle de ne jamais dénoncer mais de toujours chercher à édifier.

Comment appliquer une telle détermination au cas de l'Afrique du Sud ou de l'Afghanistan par exemple ? Nous ne croirons vraiment cela possible que si nous savons nous remettre en cause nous-mêmes. Faire l'expérience que je peux changer me porte à croire que l'autre peut changer à son tour. Et je risque de découvrir au passage que ma capacité de remise en question personnelle est le meilleur moyen d'interpeller la conscience de l'autre.

FREDERIC CHAVANNE

Les extraits qui suivent sont tirés d'un des derniers chapitres de la biographie que l'écrivain anglais Garth Lean a consacrée à Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral (*). On peut y mesurer l'impact et la profondeur de l'action de ce chrétien qui ne voulait pas faire du prosélytisme mais qui voulait permettre à chaque personne qu'il rencontrait de recevoir le souffle de l'Esprit.

(*) Frank Buchman, a life par Garth Lean. Constable (Londres) 1985.

LE JARDINIER, LE GENERAL, LE PRESIDENT ET LES AUTRES

Frank Buchman dans sa vie de tous les jours

Le 4 juin 1958, Frank Buchman célébrait son quarantevingtième anniversaire à Mackinac (1). Quelques mois auparavant, peu de ses amis avaient imaginé que cela aurait pu se passer ainsi, tant sa santé avait été mise à l'épreuve au cours des deux années qui avaient précédé : il avait fait un voyage de six mois, particulièrement fatigant, en Asie et en Australie, puis avait conduit une grande et longue conférence à Mackinac et participé au lancement du *Couronnement de ma vie* (2) dans les Etats du sud des Etats-Unis. Ses forces déclinaient et son médecin avait diagnostiqué une grande faiblesse cardiaque.

Buchman attachait beaucoup d'importance à la célébration de ses anniversaires et il apprécia tout particulièrement celui-ci, les amis qui vinrent pour le voir, les nombreux messages qui lui furent adressés du monde entier. « Véritable ambassadeur moral, Frank Buchman jouit aujourd'hui d'une confiance presque illimitée par dessus les frontières, lisait-on dans un éditorial du quotidien allemand *Frankfurter Allgemeine* daté du 4 juin. Sans que le grand public s'en rende compte, il est fait de plus en plus appel à ce médiateur désintéressé. Cet homme qui n'est ni un sentimental ni un orateur particulièrement doué est devenu peu à peu une conscience du monde. »

L'hiver suivant, Buchman alla s'installer avec une vingtaine de compagnons dans le sud-ouest du pays, à Tucson, dont le climat chaud et sec lui convenait. Dans une maison louée pour lui par des amis, il put recouvrer ses forces et rester en contact avec ses équipes dispersées dans le monde entier tout en recevant un flot incessant de visiteurs. Comme autrefois, et comme il adorait le faire, il parvint à créer dans la maisonnée une atmosphère de préoccupation intense pour chaque individu. Cela commença par le jardinier mexicain, un jeune homme plein d'amertume qui avait l'habitude de disparaître de temps en temps pour plusieurs jours. Buchman découvrit rapidement que son problème était la boisson et il décréta qu'Arnold devrait cesser de boire s'il voulait conserver son emploi. Il en résulta une absence prolongée. Les compagnons de Buchman durent s'occuper du jardin, même si c'était mal fait,

plutôt que d'engager quelqu'un d'autre. Buchman se préoccupait plus d'Arnold que des roses et des citronniers.

En fin de compte, Arnold réapparut. Buchman l'invita à prendre des gâteaux et du café et se mit à lui parler de ce qu'il faisait. Puis il lui donna un petit carnet. « Pour quoi faire ? » demanda Arnold. On lui expliqua que le changement, cela commençait par une révision de sa vie à la lumière de quatre principes moraux absolus. « Dans ce cas-là, répliqua Arnold, il me faut deux carnets ! » Arnold parla ensuite à son père de ses nouvelles découvertes et celui-ci, qui buvait encore plus, fut guéri de la boisson.

« Toute la ville parle de vous »

Invité un jour au thé, le laitier demanda un entretien à Buchman. Il lui vida son sac. « Je suis marié depuis près de trente ans, raconta-t-il. Il y a quelques mois, ma femme, au cours d'un voyage en bus, a rencontré un homme deux fois plus jeune qu'elle. Elle n'est jamais revenue à la maison. »

— « Avez-vous toujours été honnête avec elle ? » lui demanda Buchman.

L'homme se mit à pleurer : le jour de la naissance de leur garçon, elle lui avait fait promettre de ne plus boire, mais il avait recommencé, avait eu une liaison avec une autre et n'en avait jamais parlé à sa femme. De retour à la maison il écrivit une lettre d'excuses à sa femme. Par la suite, il devait souvent apporter du lait gratuitement à toute la maisonnée.

Le chef de la police, le maire et le général commandant la base militaire voisine vinrent aussi rendre visite à Buchman. Le général répétait à l'envi à ses amis : « Allez donc voir Buchman. Vous aurez un excellent repas et vous rencontrerez les gens les plus intéressants du monde. » « Vous n'êtes venu que deux ou trois fois en ville, déclara de son côté le coiffeur chez qui Buchman se rendait, mais toute la ville parle de vous, et le monde entier vient vous voir. »

C'était vrai. Parmi les visiteurs, se trouva un jour Saburo Chiba, président de la Commission de la

(1) Située au nord du lac Michigan, l'île de Mackinac a accueilli pendant de longues années les assemblées mondiales du Réarmement moral.

(2) Comédie musicale, puis film, dont l'actrice principale était la chanteuse noire Muriel Smith, *Le Couronnement de ma vie* aborde avec ampleur et vision la question raciale aux Etats-Unis.



Ci-dessus : Frank Buchman entouré de quelques uns de ses amis lors de son quatre-vingtième anniversaire.

sécurité du parlement japonais. Comme il ne venait que pour quelques heures, quelqu'un suggéra qu'on lui prépara une chambre où il pourrait se reposer. « Se reposer ? s'exclama Buchman. Cet homme pourrait changer son pays. Utilisons chaque minute de sa visite pour qu'il fasse une expérience maximum de changement. »

Agnostique, Chiba se montra amical mais prudent. Le petit déjeuner avec Buchman et ses amis commença à sept heures trois-quarts. Il entendit toutes sortes d'histoire sur les relations raciales en Amérique et sur la façon dont, dans certains cas, une solution avait été trouvée parce que quelques personnes avaient changé. On lui parla aussi de militants communistes qui avaient trouvé mieux que leur communisme. Le petit déjeuner dura jusqu'à onze heures quarante.

Le déjeuner – à la japonaise – fut si parfait que Chiba demanda à rencontrer les cuisinières. « Si vous arrivez à faire d'une fille de banquier de Wall Street un cordon bleu qui travaille sans se faire payer, vous avez là une idée très puissante, » commenta-t-il.

Alors que Chiba se préparait à partir, Buchman lui dit : « J'ai eu une pensée pour vous ce matin de bonne heure. »

– « Laquelle ? »

– « Le monde entier entrera dans votre cœur. Vous laisserez le monde entier entrer dans votre cœur. »

A l'aéroport, Chiba ajouta : « Pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé Dieu. » Buchman devait apprendre plus tard que l'atmosphère de la famille Chiba avait, depuis, radicalement changé.

U Nu, alors premier ministre de Birmanie, annonça un jour sa visite. Il voulait poursuivre l'entretien qu'il avait commencé avec Buchman deux ans auparavant à Rangoon. A la suite de cette première conversation, U Nu, dans un discours aux responsables de son parti, avait parlé des malhonnêtetés de sa jeunesse et exhorté chacun à mettre un terme aux pratiques

frauduleuses dans le parti et dans le pays. Il s'était retiré de la vie publique peu de temps après, mais venait d'avoir été rappelé aux affaires. Il voulait que Buchman lui dise comment créer l'unité dans le pays. Tout en dégustant un excellent curry birman – les cuisinières de Buchman avaient dû s'exercer pendant toute une semaine ! – Buchman fit raconter à une vingtaine de personnes leurs expériences de la façon dont Dieu les avait « guidés. » Puis il prit U Nu à part et l'avertit du fait qu'un de ses proches collaborateurs nourrissait sans doute à son égard des visées subversives.

« Vous devez apprendre à lire les gens comme les pages d'un livre, » lui dit Buchman.

– Comment faire ? demanda U Nu.

– Il vous faut vous connaître vous-même, lui répondit Buchman, être absolument honnête avec vous-même. Ecoutez, et vous trouverez. Ce qui rend les gens aveugles aux faiblesses des autres, c'est qu'ils tolèrent ces mêmes faiblesses en eux. »

« Sans le Réarmement moral, affirma U Nu à l'aéroport, mon pays va passer dans le camp de la dictature. Venez bientôt, très bientôt. » A la mort de Buchman, il devait dire : « Personne d'autre à notre époque n'a eu la même capacité d'amitié et de confiance. »

Un fil mystérieux

Les événements mondiaux semblaient être reliés à Tucson par quelque fil mystérieux. Abdel Khalek Hassouna, secrétaire général de la Ligue arabe, vint raconter à Buchman comment, durant la crise libanaise de cet automne-là, alors que les *marines* américains avaient débarqué à Beyrouth, il avait eu la claire conviction, un soir au Caire, qu'il devait se rendre aussitôt à New York. Avec l'appui du gouvernement égyptien, il avait réuni les représentants arabes aux Nations Unies et les avait gardés tous ensemble jusqu'à ce qu'ils trouvent une attitude commune à adopter face à ce problème. Gromyko, le représentant soviétique, retira alors son veto et les Nations Unies votèrent – par 80 voix contre 0 – en faveur de la résolution des nations arabes.

Au début de l'été 1959, Buchman quitta de nouveau Tucson pour Mackinac, où les participants à la conférence étaient, comme toujours, extrêmement variés : le philosophe catholique français Gabriel Marcel ; Rajmohan Gandhi, petit-fils du mahatma ; des chefs amérindiens de l'Ouest canadien ; U Narada, secrétaire de l'Association des moines-abbés de Birmanie ; Sayed Shingetti, président du parlement soudanais ; Mgr Nabaa, archevêque catholique de Beyrouth ; des délégations de militaires du Pentagone ; des Japonais émigrés en Californie ; un représentant du gouvernement iranien venu lui conférer une décoration etc.

Pendant que la conférence se déroulait à Mackinac, une rencontre parallèle avait lieu à Caux (3). On y avait accueilli une délégation de l'Etat indien du Kérala, qui sortait d'une période de domination communiste

(3) Depuis 1946, ce village suisse abrite le principal centre de rencontres du Réarmement moral.

– c'était la première fois dans l'histoire que les communistes étaient venus au pouvoir par le verdict des urnes. Les hindous et les chrétiens de l'Etat, inquiets des menaces de ce gouvernement sur l'éducation, étaient parvenus à le renverser, mais n'étaient pas assez unis pour continuer la route ensemble. La délégation venue à Caux comportait des représentants des deux factions religieuses, dont le vieux leader hindou Mannath Padmanabhan, ennemi de longue date des chrétiens du Kérala. Durant le voyage, lui et les représentants chrétiens ne s'étaient pas adressé la parole.

A Caux, Padmanabhan, qui ne parlait que le malayalam, observa tout ce qui se passait avec une grande attention et fut frappé par l'air de pureté qu'il y sentait.

Quelques jours plus tard, une réconciliation se produisit entre les chrétiens et les hindous de la délégation. « Nous devons une reconnaissance historique à Mannath Padmanabhan, écrivit plus tard à Buchman l'archevêque de Trivandrum. A son retour de Caux, il a créé l'unité entre toutes nos communautés. »

Prenez sur vous les besoins des nations

Durant tout cet été, et ce malgré les succès de la conférence, Buchman semblait éprouver un malaise persistant vis-à-vis de son équipe. Un malaise qui, en fait, remontait à 1957. Préparant alors les rencontres de l'été, il avait demandé à ses collaborateurs : « Est-ce que nous changeons vraiment les gens ? Certains d'entre vous êtes trop bien amidonnés et repassés. Ce qu'il vous faut, c'est d'aller mettre des vêtements propres... Il n'y a qu'une personne qui peut effacer le péché : le Christ. »

En 1959, il revint à l'attaque avec plus d'intensité : « J'ai l'impression que vous croyez pouvoir travailler sans changer les gens, dit-il à ses compagnons. Nous sommes ici pour renouveler notre engagement, pour nous débarrasser de tous nos déchets. Un homme est mort ou vivant. Ou bien il change des vies, ou bien il ne le fait pas. Nous avons dans notre équipe des hommes-édredons et des femmes dominatrices, qui transforment les hommes en couards. Et ce sont les hommes impurs qui rendent les femmes dominatrices. Certains d'entre vous auraient-ils refusé de prendre sur eux les besoins des nations ? Les pays où vous travaillez sont devenus pour vous des terrains d'action au lieu d'être des forces de changement pour le monde... Ce que j'ai fait, ce n'est pas moi qui l'ai fait. Moi, je me suis toujours levé de bonne heure pour cueillir la pensée divine. Il faut que cela devienne *votre* pratique. L'Esprit saint qui distille Sa vérité. C'est ça, la promesse du Christ. *Celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas.* »

A la fin de l'été, au moment de quitter Mackinac, il réunit encore une fois toute son équipe et raconta une fois de plus l'expérience décisive qu'il avait faite, plus de cinquante ans auparavant, à Keswick, en

Angleterre. « Il nous faut nous donner aux gens avec passion, dit-il en conclusion. Il y a ceux qui sont pour Dieu et ceux qui sont contre Lui. Si vous vous placez dans le courant de la volonté divine pour vos vies, vous ne dépendrez plus des résultats. C'est Dieu qui donne les résultats. »

Il y a toujours eu des chrétiens sincères pour se demander pourquoi Buchman revenait sans cesse à son expérience de Keswick et parvenait à aider dans leur vie personnelle et publique des hommes comme U Nu et Hassouna, cela sans exiger d'eux qu'ils embrassent la foi chrétienne. La raison n'en était pas que sa foi, ni sa dépendance envers le Christ, aient en quoi que ce soit faibli avec les ans – bien au contraire.

Laisser à l'Esprit l'espace nécessaire

La réponse semble être que Buchman se consacrait entièrement à aider ceux qu'il rencontrait à franchir l'étape que Dieu leur révélait à cet instant. Ses amis non chrétiens savaient ce qu'il croyait et essayait de vivre – et cela les attirait. Il respectait leur croyance car il savait bien que leur vision déformée du christianisme venait de la façon dont ils avaient vu vivre des représentants de pays soi-disant chrétiens. Pour lui, son rôle consistait à leur donner une illustration de la beauté et de la pertinence de la présence vivante du Christ, dans un individu ou dans une communauté – et de laisser à l'Esprit l'espace nécessaire. Il était convaincu que Dieu pouvait faire connaître Sa volonté à quiconque, comme Il l'avait fait avec les Juifs de l'Ancien Testament, et qu'Il ne faisait pas une enquête préalable pour savoir si la personne qui Le cherchait était chrétienne ou pas. C'est pourquoi Buchman ne cherchait pas à faire du prosélytisme, mais à mettre les gens en contact avec l'Esprit, qui « souffle où il veut ».

Ce qu'il avait voulu, avec U Nu, c'était l'aider à accepter l'idée qu'il pouvait « chercher des directives ». Au Tolon Na, dirigeant musulman du Ghana, il avait tout simplement demandé : « Quand avez-vous volé pour la dernière fois ? » Une remarque anodine qui devait amener cet homme à une réévaluation radicale de sa propre vie et à une remise en ordre à tous les manquements de son existence passée. Buchman expliquait souvent que pour lui, la Croix, cela voulait dire que lorsque la volonté de Dieu se mettait en travers de la sienne, il lui fallait accepter la volonté de Dieu.

« Le génie du Réarmement moral, écrit le théologien allemand Klaus Bockmühl, c'est de présenter la substance spirituelle centrale du christianisme sous une forme laïque et accessible. D'où l'accent mis sur des valeurs morales absolues. Mais le rôle du Saint Esprit y est tout autant essentiel. Le génie vient de l'équilibre entre les deux. »

Extraits choisis et traduits
par PHILIPPE LASSERRE

ZIMBABWE-AFRIQUE DU SUD LE PARALLELE ?

En septembre dernier, les Freiburger Nachrichten, quotidien de langue allemande paraissant à Fribourg, publiait une longue interview d'Alec Smith, le fils de l'ancien premier ministre de Rhodésie. On se souvient que la Rhodésie, à l'instar de sa voisine l'Afrique du Sud, était régie par un gouvernement blanc jusqu'à la naissance du Zimbabwe en 1980. Au moment où l'histoire d'Alec Smith paraît en français simultanément aux Nouvelles Editions Africaines à Abidjan et aux Editions de Caux⁽¹⁾, nous sommes heureux de publier l'interview d'Erich Camenzind dans une traduction condensée

- En lisant votre autobiographie, on a l'impression que vous avez quitté les affres d'une vie tumultueuse grâce à une extraordinaire expérience religieuse. Pour l'observateur extérieur, cela semble bien soudain. En était-il vraiment ainsi ?

Alec Smith : Vue du dehors, une conversion peut paraître comme une irruption soudaine dans une vie. Dans mon cas, elle fut le résultat d'un long processus qui avait mûri au cours de plusieurs étapes. Après un séjour en internat où l'office divin bi-hebdomadaire était obligatoire, je suis entré à l'université où je me suis senti libéré de la pression religieuse. Grisé par cette liberté, je me suis persuadé de la non-existence de Dieu et j'ai adopté dans ma pensée et dans mon comportement un style de vie totalement à l'écart de la religion et de la foi.

Pourtant, imperceptiblement, un changement s'opérait qui s'est manifesté d'abord par une curiosité envers les religions orientales puis s'est approfondi par la pratique sérieuse de la méditation. Celle-ci m'a fait découvrir pour la première fois la notion du divin. Un jour cependant, d'un seul coup, la « réalité de Dieu » s'est imposée à moi de façon inimaginable. Je me suis senti poussé intérieurement à confesser le Christ sans réserve aucune. Cela a aussi eu pour moi un côté spectaculaire parce qu'à ce moment précis ma recherche désespérée d'un sens à la vie s'est trouvée satisfaite.

- Comme on peut le lire dans votre livre, cette expérience vous a tellement bouleversé que vous avez voulu, bible en main, transmettre votre enthousiasme à tout le monde. Comment ce passage d'un extrême à l'autre pouvait-il être accepté par votre entourage ?

(1) Alec Smith, *Tu seras mon frère*, 115 pages 36 FF, 9 FS. A nos adresses.

A.S. : Voyez-vous, la vérité de l'évangile m'était devenue si claire que je voulais à tout prix la communiquer aux autres. J'étais comme quelqu'un qui, trempé par la pluie, serait entré dans une pièce sans fenêtre où des gens discutaient entre eux pour savoir s'il pleuvait dehors. Etant trempé moi-même, je pouvais affirmer qu'il pleuvait.

Ce qui m'était arrivé étant irréfutable, je m'imaginai que chacun devait aussitôt reconnaître dans mon regard l'évidence de mes affirmations. L'idée que mon interlocuteur pouvait se trouver au point où je m'étais trouvé moi-même peu auparavant ne m'effleurait même pas. Ce n'est que plus tard que ce genre de compréhension a mûri.

- La rencontre avec le Réarmement moral a été décisive et a provoqué un deuxième tournant dans votre vie. A Caux, vous avez perçu un appel personnel à vous consacrer à la réconciliation entre les groupes raciaux qui étaient en guerre dans votre pays, la Rhodésie d'alors. Considérez-vous le Réarmement moral comme un encouragement à vivre votre foi chrétienne de façon plus concrète ?

A.S. : Vivre en chrétien a voulu d'abord dire mettre de l'ordre dans ma vie personnelle. En même temps, cela m'a ouvert les yeux sur une réalité qui m'avait totalement échappé jusque-là. Pour la première fois, j'ai perçu la tragédie de mon pays où noirs et blancs s'entre-déchiraient.

- Comment Caux a-t-il pu provoquer cette prise de conscience ?

A.S. : Caux m'a conduit à considérer la situation rhodésienne non pas avec mon entendement mais en fonction d'un appel à tester ma foi chrétienne dans la pratique. La philosophie du Réarmement moral m'a fait voir que les chré-

tiens deviennent de meilleurs chrétiens s'ils se mettent au service des besoins précis de leur entourage.

- Votre livre raconte en effet comment vous vous êtes appliqué avec un succès grandissant à réconcilier les blancs et les noirs de Rhodésie. Depuis, vous êtes devenu aumônier dans l'armée du nouvel Etat indépendant, le Zimbabwe. Ce pays, aujourd'hui, ne souffre plus de la division entre noirs et blancs mais entre noirs et noirs. On apprend ainsi que Joshua Nkomo a été écarté de la vie publique. Quelle possibilité de réconciliation voyez-vous ?

A.S. : Le grand problème qu'il reste à résoudre depuis la fondation du Zimbabwe est en effet l'antagonisme entre les tribus. De cela dépend l'avenir du pays. Les six années qui se sont écoulées depuis l'indépendance ont montré que nous sommes sur le bon chemin. Nous avons un gouvernement et un parlement démocratiques. La pluralité des partis est garantie. Au point de vue alimentaire, le pays se suffit à lui-même. Il peut même exporter. Les anciens antagonismes entre les races ont été en grande partie surmontés mais le fossé entre les deux tribus principales, les Shonas et les Ndébélés, s'est creusé. Il faut mettre fin à cette opposition si l'on veut éviter la guerre civile. Le gouvernement a d'abord tenté de résoudre le conflit par les armes. Aujourd'hui, il reconnaît que c'est un mauvais moyen pour accéder à la paix nationale. Ainsi, en décembre 1986, des négociations ont été entamées entre le premier ministre Mugabé et Nkomo, puis une commission bipartite s'est mise au travail. Les pourparlers durent toujours, ce que je considère comme un signe encourageant.

- Dans la nouvelle armée du Zimbabwe, comment s'est passé l'amalgame

d'officiers et de soldats qui, jusqu'à 1980, s'étaient trouvés dans trois armées qui se combattaient entre elles et auxquelles on impose maintenant la réunification ?

A.S. : D'après ce que j'ai vu, on a fait plus d'efforts pour créer l'unité dans l'armée que parmi les civils. Quand on discute dans les cantonnements, on se rend compte que les anciens combattants de l'armée de libération de Nkomo sont désemparés lorsque le gouvernement prend des mesures contre le pays matabélé qui est la zone d'influence de Nkomo. Il est donc très important que le gouvernement poursuive une politique dans laquelle tous les soldats, quelle qu'ait été leur appartenance politique précédente, puissent se reconnaître.

Le fait que les troupes des anciennes armées soient totalement intégrées au sein du nouveau système de défense prouve que le gouvernement est décidé à mettre en œuvre une telle politique. Le régiment auquel j'étais attaché se composait ainsi pour un tiers d'anciens soldats de l'armée nationale rhodésienne, les deux autres tiers étant également répartis entre anciens soldats des deux armées de libération. Il y a ainsi davantage d'unité entre les militaires qu'entre les civils. C'est ce qui me rend optimiste.

Vous avez fait vos études dans des universités d'Afrique du sud et vous connaissez bien ce pays. L'évolution de votre n'est-elle pas en train d'indiquer des solutions possibles ?

A.S. : Je suis convaincu que le processus qui s'est déroulé en Rhodésie-Zimbabwe est important pour l'Afrique du Sud. Il y a des similitudes mais aussi des différences. Malheureusement, ceux qui tiennent au statu quo en Afrique du Sud soulignent plutôt les différences. Et pourtant, la ressemblance fondamentale d'une minorité blanche qui règne sur une majorité noire est indéniable. Ainsi, l'issue en Afrique du Sud ne pourra pas être différente de celle du Zimbabwe, à savoir qu'en fin de compte le pouvoir politique devra être partagé entre tous les citoyens du pays. En clair, cela voudra dire un gouvernement noir.

Nous autres, au Zimbabwe, avons de bonnes raisons de souhaiter cela à nos voisins du sud, car nous avons un gouvernement noir qui fonctionne. Le gouvernement de M. Botha et ceux qui le soutiennent sont opposés à une telle éventualité car ils ont peur que cela conduise à une situation semblable à

*Alec Smith et
Elisabeth, son
épouse
norvégienne.*



celle de l'Angola, du Zaïre, de l'Éthiopie, ou même de l'Ouganda.

Personne ne voudrait un Idi Amin en Afrique du Sud, mais cette peur tenaille un grand nombre de blancs. J'en connais aussi beaucoup pour qui l'exemple du Zimbabwe représente un espoir. C'est pour cela que je les soutiens avec la conviction que m'a apportée ma propre expérience.

– On peut tirer un parallèle entre votre père Ian Smith et l'actuel premier ministre Pieter Botha. Du moment où votre père, après une longue hésitation, avait accepté de s'entretenir, d'abord avec l'évêque Muzorewa, plus tard avec Robert Mugabé, il avait ouvert la voie à la seule solution d'avenir possible. Pensez-vous que Pieter Botha pourrait être amené à adopter l'attitude qu'avait prise Ian Smith ?

A.S. : Il existe en Afrique du Sud, parmi la majorité noire, un certain nombre de chefs de file qui pourraient informer Botha de façon très précise sur l'atmosphère qui règne au sein de leurs communautés. Parmi eux se trouve sans aucun doute Nelson Mandela. Botha refuse catégoriquement de le rencontrer. Le minimum qu'on pourrait exiger de Prétoria à ce stade serait de libérer Mandela.

– Ceci pourrait-il être obtenu par les sanctions internationales qui s'exercent contre l'Afrique du Sud ?

A.S. : Pour être franc, je dirai qu'à mon sens les sanctions ne vont pas changer grand-chose. Peut-être seule la crainte de sanctions généralisées qui témoigneraient d'une sorte de réprobation morale universelle pourrait influencer Prétoria comme ce fut le cas pour la Rhodésie ?

Lorsque les noirs d'Afrique du Sud expriment leur appui aux sanctions, ce

n'est certes pas qu'ils applaudissent au blocus économique, mais parce qu'ils ne voient pas d'autre moyen de se faire traiter en partenaire par le pouvoir blanc. Malheureusement Botha ne semble pas jusqu'ici avoir ouvert la voie au dialogue, bien que les noirs ne réclament au fond pour eux-mêmes rien d'autre que ce que les blancs veulent à juste titre préserver.

CAMPAGNE D'AUTOMNE AU CANADA

Profitant de l'automne, saison privilégiée pour les activités sociales entre l'été et les rigueurs de l'hiver canadien, l'équipe du Réarmement moral a organisé de nombreuses projections du film *Pour l'amour de demain*, sur l'expérience d'Irène Laure :

– A l'occasion de la bénédiction de la nouvelle maison de la famille Gagnon, à Québec, qui tient lieu de centre du Réarmement moral dans la capitale provinciale. « Cela sera la maison du changement, » a dit un prêtre qui se trouvait parmi les cinquante invités.

– Au programme d'une « journée de réflexion et de prière pour la paix » organisée par le Conseil œcuménique du diocèse de Québec, en liaison avec la journée de la paix conviée à Assise par le pape Jean-Paul II.

– Une projection a également eu lieu pour un groupe de quarante sœurs blanches d'Afrique.

Différentes rencontres ont enfin été organisées autour de Suresh et Leena Khatri, un couple indien très engagé dans des actions de développement humain et moral aussi bien que matériel dans la région industrialisée de l'est de l'Inde. « De même que pour obtenir de l'eau pure et fraîche il faut creuser très profondément dans le sol, a déclaré un Libanais après avoir vu leurs diapositives, de même en va-t-il pour nous autres humains : c'est au fond de nous-mêmes que se trouvent les réponses, les solutions aux crises les plus terribles. »

LAURENT GAGNON

LA PASSION DES CARTES

Daniel Mottu présente le livre d'Alexandre de Marenches

Nos « démocraties molles » sont plus axées sur le confort que sur l'espoir et l'aventure. « Les démocraties, quand elles s'amollissent, ne sont pas douées pour la géo-stratégie. » Voilà le mot-clé lâché par Alexandre de Marenches dans le livre où il révèle, interrogé par la journaliste Christine Ockrent, des pans entiers de sa vie de directeur des services français de renseignement⁽¹⁾. Par géo-stratégie, de Marenches entend l'art de raisonner en termes globaux, avec la planète pour champ de vision. Comment comprendre ce qui se passe si l'on se contente d'une vision locale ou régionale des événements ?

D'où la passion de de Marenches pour les cartes de géographie. Leur examen attentif, dit-il, est indispensable pour comprendre la situation d'un pays, ses choix, son comportement, sa politique.

Car il est capital de se glisser dans la peau de l'adversaire potentiel des démocraties, avec sa vision et sa logique. « A mon bureau, se souvient-il, pour mieux jouer ce jeu, nous changions parfois de sièges et nous allions nous asseoir de l'autre côté. »

Dans cette perspective, de Marenches apporte un éclairage saisissant sur divers « théâtres d'opérations » : Afghanistan, Moyen-Orient, Afrique, Amérique centrale, etc. – autant de situations qu'il connut de très près, s'efforçant d'agir selon les moyens dont il disposait et que l'on n'est pas forcé d'approuver. Notons toutefois son affirmation que « les gens avec qui l'on monte des opérations ne le font pas pour de l'argent ou des décorations. Ils ont une motivation intime de servir et la conviction qu'ils sont en guerre, alors que le reste du pays vit confortablement en paix. »

Ceci ne les autorise pas à faire n'importe quoi. De Marenches porte un jugement sévère sur l'affaire *Greenpeace* parce qu'elle se déroula dans un pays ami de la France, la Nouvelle-Zélande, avec lequel il aurait dû y avoir une autre manière de résoudre le problème. « Je ne crois pas à la politique de la peau de banane dans le même camp. »

Ce qui le préoccupe le plus aujourd'hui, c'est le manque d'idéal de nos

démocraties. C'est d'autant plus dangereux que le « soldat politique » (allusion au combattant de la jungle au Vietnam tout comme au terroriste d'aujourd'hui) est de tous les temps. Il est l'homme motivé par une foi, une croyance, une religion, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Et puis, ajoute-t-il, « notre capacité de souffrance est nulle, alors que la sienne est immense ».

Issu d'une famille d'officiers qui ont servi la France dans les deux dernières guerres mondiales, Alexandre de Marenches a eu une chance exceptionnelle : durant la première guerre, son père, officier de liaison à l'état-major du généralissime américain Pershing, s'était lié d'amitié avec de jeunes officiers qui s'appelaient Marshall, Patton, Bedell-Smith, et que l'on revit en Europe, généraux occupant des postes-clés, lors du débarquement de 1944. Ce qui

TEL QUEL

L'AMI REFUGIE

Je suis chaque jour émerveillée par la puissance formatrice de mon grand ami. Il me semble avoir déjà beaucoup entendu parler de lui, le rencontrant occasionnellement dans une foule. Mais je ne puis pas dire que je le connaissais vraiment bien.

Plus récemment toutefois, nous sommes devenus des amis et chaque matin je prends la peine de le visiter et de bavarder avec lui. Il a tant de gens à voir et pourtant il a tout son temps pour moi. A chacune de nos rencontres, j'apprends beaucoup sur moi-même, ma famille, mes amis et aussi sur mes points faibles. Il veut que je sache que malgré tout ce qui peut arriver, je ne perds rien de son grand amour et de sa compassion envers moi et que si je veux être sa grande amie, alors je dois lui ressembler de plus en plus.

Etre comme lui ? Il doit blaguer ! J'ai déjà tout gâché seulement en m'occupant de deux personnes ! Mais je pense que lorsque nous deviendrons des amis plus intimes, je lui demanderai comment il s'y prend et il me révélera sans aucun doute son petit secret. Je

servit bien le fils qui, attaché à l'état-major du général Juin, fut appelé comme interprète lors d'entretiens cruciaux entre le général de Gaulle et le commandement américain.

De Marenches a grandi dans un milieu où la droiture jouait son rôle, où il a appris que l'on peut être partisan des privilèges, « à condition de les mériter tous les matins ».

C'est le président Pompidou qui l'appela à prendre la direction des Renseignements qu'il dirigea de 1970 à 1981.

C'est de ces années vécues intensément que de Marenches tire des enseignements qui rendent ce livre captivant et capital pour la compréhension du monde d'aujourd'hui.

Ce livre est un appel. Même si vous avez tendance, comme c'est mon cas, à vous méfier des professionnels du renseignement, lisez « Dans le Secret des princes » et vous affinerez votre capacité de jugement et d'action.

(1) *Dans le Secret des princes*, Ockrent-Marenches, Ed. du Seuil, 1986.

lui parle beaucoup de moi et il dit : « Je sais, je sais ». Il connaît tout à mon sujet. Il dit que je dois simplement écouter ses bons conseils.

Vous pouvez rencontrer quelqu'un à différents niveaux. Vous pouvez le rencontrer entre deux portes et parler de la température. Ou bien vous pouvez l'inviter à entrer et lui donner votre attention, votre temps et tout ce qui vous tient le plus à cœur. La joie sur son visage reflète la joie de votre cœur et ceci vous stimule à vouloir donner, donner, donner ! C'est étonnant, plus vous donnez, plus vous devenez riche.

Il dit qu'il m'a préparé un avenir merveilleux. Je pense qu'il dit cela à chacun, même à ceux qui ne veulent rien savoir de lui. Je suis portée à ne pas y attacher une grande valeur, mais en y pensant plus, son amour illimité m'impressionne beaucoup.

Il rit à propos de tout, s'intéresse à tout. Il a même pleuré lorsque je lui ai dit que j'étais triste de ne pas avoir de pays, d'être une réfugiée. Il a répondu : « Moi aussi je suis un réfugié. »

Un ami étonnant ! J'aimerais le connaître mieux. Il dit que je n'ai pas à me préoccuper d'avoir perdu du temps, car nous avons l'éternité pour devenir de vrais amis.

DANG THI HAI

Les relations gazières franco-suisse

Depuis que le gaz s'est développé, tant en Suisse qu'en France, les sociétés gazières des deux pays ont toujours eu de bons rapports, soit directement, soit par l'intermédiaire d'instances internationales comme le Comité du Gaz de la C.E.E. à Genève ou l'Union Internationale du Gaz.

Mais, c'est principalement le développement du gaz naturel qui a incité les entreprises des deux côtés de la frontière à se lier de façon plus formelle, dans l'intérêt économique bien compris des deux parties.

Dès 1976, la société GAZNAT signait avec le Gaz de France un accord prévoyant la fourniture de 150 millions de m³/an en 20 ans de gaz naturel par le Gaz de France à GAZNAT. Un nouvel accord modifiant les termes de ce contrat mais confirmant les quantités, a été signé en juillet 1986 entre les deux sociétés.

En 1977, GAZNAT avait accepté de fournir au Gaz de France du gaz naturel destiné à la région d'Annemasse et d'Annecy. Cette fourniture devait durer dix ans jusqu'à ce que ces villes soient raccordées au réseau français de gaz naturel. L'accord prévoyait alors une restitution des quantités par la Suisse à la France pendant les dix années suivantes, c'est-à-dire jusqu'en 1997.

Dès l'an prochain, le flux de gaz s'inversera donc dans cette région et GAZNAT s'est en outre engagé à acheminer à partir de la ville frontière d'Annemasse, les quantités de gaz nécessaires à la couverture de besoin de gaz de Pontarlier et de sa région jusqu'en 2031.

Pour la région de Bâle, le Gaz de France et la société suisse GASVERBUND MITTELLAND A.G. ont conclu cette année un contrat concernant la vente à GVM de 108 millions de m³/an pendant 15 ans à partir de 1988. Ce contrat prend la relève du contrat en cours depuis 1971 et tient compte du changement de la nature du gaz livré.

Ainsi, la Suisse, dont le territoire est déjà traversé par le grand gazoduc international reliant les Pays-Bas à l'Italie, assure par des accords avec ses voisins Français et Allemands les diversifications de ses approvisionnements en gaz et renforce sa sécurité grâce au raccordement de son propre réseau national aux réseaux européens interconnectés entre eux.

GAZ DE FRANCE
Délégation aux Relations
Industrielles & Internationales



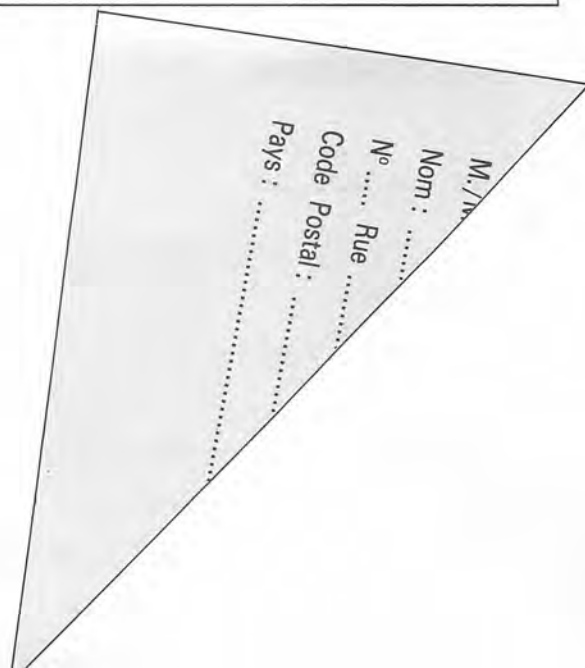
Y. MARIE

ATTENTION :
SI VOUS TENEZ A LA VIE...
ET A LA DIFFUSION DE

changer

TRIBUNE DE CAUX

**Tournez la page et participez
à la promotion 87**



PROMOTION

1987

M. / Mme / Mlle

Nom : Prénom : **1**

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M. / Mme / Mlle

Nom : Prénom : **2**

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M. / Mme / Mlle

Nom : Prénom : **3**

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M. / Mme / Mlle

Nom : Prénom : **4**

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

M. / Mme / Mlle

Nom : Prénom : **5**

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

Liste envoyée par :

M/Mme/Mlle

Nom Prénom :

N° Rue

Code Postal : Ville :

Pays :

Comme chaque année, notre mensuel lance une campagne d'abonnements à laquelle chacun de vous est invité à participer. En vous permettant de communiquer à vos amis et connaissances ce que vous trouvez et appréciez vous-même dans **CHANGER**, cette campagne aide à atteindre un nombre croissant de lecteurs et à répandre des idées et un état d'esprit dont le monde a besoin. De plus, c'est ce type de promotion, personnalisé par les lecteurs eux-mêmes, qui s'avère le plus efficace.

VOUS TROUVEREZ ci-contre une liste à découper et à remplir.

VEUILLEZ y inscrire les noms et adresses de ceux à qui vous aimeriez que soient envoyés les numéros de mars, d'avril et de mai 1987 de **CHANGER**. (Ils recevront ensuite une lettre leur proposant, de votre part, de souscrire un abonnement).

N'OUBLIEZ PAS de porter votre propre nom dans la case prévue à cet effet.

ENVOYEZ votre liste, une fois remplie, à l'une des deux adresses indiquées ci-dessous, au plus tard le 31 janvier 1987. **N'HESITEZ PAS** à répondre nombreux à cet appel.

NOUS COMPTONS SUR VOUS et vous remercions d'avance.

A **DECOUPER** et à envoyer avant le 31 janvier 1987 à l'une des adresses ci-dessous. Les listes reçues après cette date ne seront pas prises en compte.
Suisse : « Changer », 1824 Caux
France et autres pays : « Changer », 68 boulevard Flandrin, 75116 Paris.

